

ne veut pas renoncer à des légendes de ce genre, pourvu qu'elles soient transmises par des auteurs dignes de foi, il n'entend pas montrer de l'esprit critique tout simplement pour faire plaisir à des incrédules. Il est vrai qu'il assure à plusieurs reprises de n'avoir pas épargné de peines pour étudier les documents des archives et les textes des auteurs. De plus, il n'entend pas faire de la critique historique dans le sens moderne du terme ; en cas de rapports contradictoires d'auteurs du même poids sur les mêmes faits, il veut tout simplement donner tous les récits ; si ces auteurs ont commis des faux, au lecteur de leur faire des reproches.

Tous les critiques ont reproché à Bertholet sa prolixité. On sait que les intellectuels du 18^m siècle ne reculaient pas devant la lecture d'ouvrages volumineux que nos contemporains considéreraient plutôt comme des œuvres destinées à être consultées, sans être lues de la première à la dernière page. Bertholet entendait communiquer à ses lecteurs tous les documents qu'il connaissait pour leur épargner le travail de faire personnellement des recherches. Il était d'avis que le fait que plusieurs comtes de Luxembourg avaient occupé le trône impérial d'Allemagne l'autorisait à introduire dans son Histoire du Luxembourg des digressions sur l'histoire universelle. Il se basait sur l'exemple du P. La Guille (1) qui avait formulé des idées assez naïves sur l'histoire régionale et l'histoire universelle. « Ces morceaux étrangers pourront servir à soutenir l'attention et la curiosité du Lecteur, dans les endroits où mon Histoire est trop stérile, et ne fournit que des traits peu intéressans ; ils l'embelliront du moins et leur donneront du lustre. Un jardin a plus d'agrément, quand, avec les fruits du Pays, on l'orne de fleurs et de plantes étrangères. Si je me suis écarté, j'ai eu les plus habiles Historiens pour modèles, et pour guides. Les Histoires de France et d'Espagne seroient très-maigres en bien des endroits, si on vouloit en retrancher ce qui s'est passé en Italie, et au-delà des Mers. »

Bertholet cite souvent les Bollandistes qui, à l'exemple des bénédictins de la congrégation St-Maur avaient élaboré des méthodes très précises et rigoureusement scientifiques pour l'étude des chartes et des textes anciens, mais il n'avait pas passé par leur rude discipline scientifique. Son entreprise d'écrire une histoire du Luxembourg n'était pas inspirée par des connaissances solides en sciences historiques qu'il n'aurait pu acquérir, mais plutôt par son goût et sa curiosité pour les hommes et les choses du passé. L'œuvre à laquelle il s'était attelé était d'une telle envergure qu'il devait recourir généralement à une documentation de seconde main. Il refuse franchement toute garantie pour la fidélité de copistes de documents anciens ou d'auteurs qui les citent, mais il a critiqué plusieurs chartes au point de vue chronologique en appliquant les principes de Mabillon et de Germon. (2) On voit que les

1) Le jésuite Louis La Guille, 1658-1742, publia en 1727 une Histoire de la province d'Alsace en 2 volumes. Il était professeur à l'université épiscopale de Strasbourg.

2) Le bénédictin Jean Mabillon, 1632-1707, fut un des fondateurs de la science diplomatique par son ouvrage *De Re diplomatica libri VI*, Paris 1681. Il publia aussi des études de liturgie et d'hagiographie. Le jésuite Barthélémy Germon, 1663-1712, est l'auteur de plusieurs controverses contre ces nouvelles méthodes.